

PORTUGAL, 1960

Portrait d'une ville sous scellés

BALLADE DE LA PLAGE AUX CHIENS, de José Cardoso Pires, Gallimard, Paris, 1986, 276 pages, 95 F, en vente le 25 mai (traduit du portugais).

IL pourrait s'agir d'une histoire ordinaire, d'une « dissertation » sur un crime, effectivement commis au Portugal en l'anodine année 1960. Crime passionnel ? On le penserait si l'on se contentait de jeter un coup d'œil – horrifié – sur les photographies reproduites par le très respectable *O Jornal* du 7 juillet 1983, qui retrace les parallèles entre la fiction de José Cardoso Pires (1) et l'affaire de la plage de Guincho.

A donc été retrouvé par les chiens, dans les sables des environs de Lisbonne, le cadavre d'un capitaine de l'armée portugaise, « évadé d'un fort où l'avait conduit une tentative de soulèvement militaire ».

Ont ensuite été rapidement retrouvés les trois meurtriers – un architecte (dans le civil, étudiant en médecine), un caporal (qui, depuis la parution du roman en 1982, a écrit sa propre histoire) et une femme, Mena, « *Maria José, l'amante du capitaine* », disent les sous-titres. Belle. Si sensuelle... Proie désignée de revues plus « spécialisées ».

N'a pas été retrouvé le mobile du crime. La PIDE (police politique de Salazar) se contente du facteur humain : peur, peur de la trahison, fin d'une liaison, etc.

Néanmoins, dès le début de ce roman aux allures d'enquête policière, on comprend que le caractère « ordinaire » de l'intrigue n'est mis en valeur qu'afin de mieux dénoncer les aberrations d'une société, d'une époque, d'individus régis par la terreur d'Etat, et pour lesquels le plus grand « péché » demeure le péché « politique ». Ainsi sont dévoilés tous les moyens – presse officielle, censure, religion, polices, terreurs – déployés pour étouffer ce qui aurait pu gêner le régime salazariste dans sa prétention à assurer que « *les pays heureux n'ont pas d'histoire* ».

« *Politique, voilà le péché* », murmure l'inspecteur Elias, de la PJ, pour constater aussitôt : « *Quand le sang a l'odeur de politique, même les mouches se tirent.* »

Sans oublier qu'Elias, avec son lézard fétiche Lizardo (un Salazar engagé ?), s'acharne sur des détails, sur des riens, à l'image des bien-pensants de l'époque, trop contents d'imaginer des rivalités possibles entre les diverses factions antisalazaristes. Elias, « *ce valet diligent de la morale apeurée* », pense fermer les yeux sur le « politique » pour laisser sagement à la PIDE le soin de mieux l'escamoter plus tard, alors que, malgré les *a priori* dus à la personnalité romantique et don-quistottesque du capitaine, il n'y a guère de facteur politique dans ce minable fait divers. Le facteur politique réside dans la façon dont la société et ses polices rivales réagissent, et surtout dans la façon cinglante dont l'auteur fustige ce pays qui « *aurait besoin d'être pasteurisé avec de la merde* ».

José Cardoso Pires, qui n'en est pas à son premier livre politique (2), a choisi ce fait divers en cette année anodine parce que, justement, le contexte historique ne l'était pas. Le roman fait entendre les craquements de la chute de l'empire avec la perte de Goa, mais aussi, dans les brousses à hippopotames, les bruits annonciateurs des premières rébellions en Angola, puis dans l'actuelle Guinée-Bissau, puis au Mozambique. De plus, José Cardoso Pires, avec une ironie parfois cinglante, force à revivre le quotidien des Portugais, celui de « *la paix à la matraque* », avec « *défilés de policiers en laisse, de chiens policiers médaillés. Discours déchaîné du ministre de l'intérieur : sécurité des personnes et des biens, guerre éternelle aux agitateurs à la solde de l'étranger... qui prétendent corrompre par tous les moyens l'école et le travail, renier la morale et la foi...* » Dans ce climat de démente généralisée, la conspiration des trois malheureux paumés enfermés pendant des mois avec leur chef, le capitaine Luis Dantas Castro, bel et bien en train de devenir fou, pouvait prendre allure de menace réelle : le 12 mars 1959, des militaires mal préparés avaient aussi tenté leur chance.

MARIE-FRANÇOISE ALLAIN.

(1) L'auteur a obtenu pour ce roman, en 1982, le prix de l'Association des écrivains portugais, équivalent du Goncourt.

(2) Voir, entre autres, *Dinossauro Excellentissimo* (1972), livre-masque sur Salazar.